

Antoine GALLAND

Le Voyage à Smyrne

GALLAND Antoine, *le Voyage à Smyrne. Un manuscrit d'Antoine GALLAND (1678)*. Avant-propos d'André Miguel. Introduction, transcription & notes de Frédéric Bauden. Paris. Chandeigne. Collection Magellane. 2000. 334 pages.

Antoine GALLAND (1646-1715) fut le premier traducteur des *Mille et une nuits* en langue occidentale – et, ce que l'on sait moins, l'auteur de certains contes, tels *Ali Baba et les quarante voleurs* ou encore *Aladin et la lampe merveilleuse*. Il fit un premier séjour au Levant en tant que secrétaire de l'ambassadeur près la Porte, le marquis de Nointel, véritable périple dans les échelles (it. : *scala*, escale) entre 1670 et 1675. C'est à l'issue d'un second séjour, qui le vit partir à son compte et à celui de deux autres grands amateurs d'antiquités afin d'en acquérir, qu'il écrivit *Smyrne ancienne & moderne*, par Antoine Galland, *antiquaire et interprète des langues orientales*, reprise de notes rédigées auparavant et au cours de ce voyage. Il est suivi de *Voyage fait en Levant (1679-1680). Extraits*, composé de deux lettres – la première de Milo et datée du 16 mars, la seconde de Constantinople et datée du 1er novembre 1680 – envoyées à l'abbé de la Chambre, ami et grand amateur de voyages, au début de son troisième voyage fait pour la Compagnie du Levant, créée par Colbert en 1670, afin de collecter médailles, antiquités et manuscrits anciens. Ce dernier séjour prendra fin en 1688, après qu'il eut manqué de perdre la vie dans le tremblement de terre du 9 juillet 1688. Nombre de ses écrits disparurent dans la catastrophe.

Le premier texte débute par la périlleuse traversée de la Méditerranée infestée de pirates. Parti sur un vaisseau au sein d'un convoi de neuf bâtiments, le 20 février 1688 de Messine, Galland arrivera le 8 mars à Smyrne. En s'appuyant sur les historiens et géographes anciens et modernes, il s'attarde sur les origines mythiques et réelles de Smyrne qui se dispute, avec d'autres cités ioniennes, l'honneur d'être la ville natale d'Homère. Il décrit le golfe magnifique au fond duquel est sise la ville, entourée des deux bras du fleuve Mélès, son climat et le poids des tremblements de terre, son architecture, ses habitants, parmi lesquels il distingue les Francs, nom donné à tous les chrétiens (Français, Anglais, Hollandais, Vénitiens et Génois) et les autochtones (Grecs, Arméniens et Juifs qui se détestent cordialement), ainsi qu'Arabes et Turcs qui dominent. Les autorités religieuses, civiles, militaires, judiciaires, ainsi que le système des impôts, celui du commerce et les statuts des marchands en fonction de leur pays d'origine retiennent son attention. Il termine cette étude par des « *Aphorismes, ou les mœurs des Turcs comparées à celles des Français* ». Le second texte est consacré aux antiquités.

Antoine Galland est un savant. Il avait étudié au Collège de France les langues anciennes (latin, grec) et les langues orientales, et à l'issue de ces séjours, il maîtrisera parfaitement le grec moderne, le perse, l'arabe et le turc. C'est avec Jean Chardin (1643-1713), et contrairement à Tavernier (1605-1689), un des rares voyageurs de l'époque à parler les langues des pays parcourus. Il s'intéresse à tout, jusqu'à la botanique et à l'étymologie, il ne rend compte que de ce qu'il voit, ne relate rien qu'il n'ait vérifié scrupuleusement et donne toujours un incroyable luxe de précisions, ce qui en fait une véritable référence pour les historiens. Il relate, généralement, sans jugement de valeur : c'est ainsi, point.

Ce livre nous permet de mesurer la permanence, à travers le temps, des coutumes, des usages, et surtout des caractères nationaux et des rapports conflictuels entre les différentes nations, dus à l'âpre concurrence commerciale. Il relate quelques anecdotes, et en particulier les « insolences et les insultes » des soldats et marins anglais, « ces enragés » (p. 134) : des querelles de marchands dans la Smyrne du XVII^e siècle au Brexit du XXI^e, l'entente ne fut jamais cordiale entre Anglais et Français... Rendons aussi hommage au magnifique travail éditorial des éditions Chandeigne qui ne ménagent pas leur peine pour nous donner un livre non seulement bien documenté grâce à l'appareil critique, mais particulièrement soigné avec une iconographie d'époque (cartes, dessins de costumes, tableaux de paysages, etc.) rigoureusement choisie : tenir un tel livre entre ses mains augmente le plaisir de la lecture.

« Il y en a quelques-uns qui sont drogman chez les consuls, les autres s'intriguent à servir de sensal (entremetteur, ndlr) aux gens des vaisseaux qui ont toujours quelque emplette à faire ou quelque chose à vendre, et qui ne peuvent s'empêcher de se servir d'eux, quand ce ne serait que pour leur servir d'interprète. Ceux-ci font quelquefois de bons coups lorsqu'ils ont affaire à de nouveaux venus qui ne savent point l'usage du pays. Leur conscience n'est pas beaucoup inquiétée des tromperies qu'ils font pour attraper leur argent, croyant que ce n'est pas un crime pour eux de faire tort à ceux qui ne sont pas de leur loi. Mais la crainte qu'ils ont d'être surpris et punis fait qu'ils le font autant qu'ils peuvent *con bel modo*, c'est-à-dire si adroitement que l'on ne puisse pas s'en apercevoir, ou si l'on s'en aperçoit qu'on n'ait pas lieu de s'en fâcher. » *Les Juifs* p. 139 à 144

Aphorismes

Les femmes

« Plusieurs femmes en Turquie se contentent d'un mari ; il y en a en France qui, quoiqu'elles soient mariées, veulent encore avoir des galants. » p. 197

L'équitation p. 197-199

« C'est une adresse à la noblesse de France de monter à cheval sans aide et tout d'un saut ; les Turcs de considération ont chez eux un marchepied pour y monter plus facilement.

(...)

Si peu de chemin que les Turcs aient fait faire à leurs chevaux, ils se gardent bien de les faire entrer dans l'écurie sans les avoir fait promener un gros quart d'heure auparavant, sans leur ôter la selle ; les palefreniers de France auraient de la peine à s'assujettir à se donner cette peine que l'on ne croit pas être toujours nécessaire à nos chevaux.

(...)

On coupe la queue des chevaux en France, ou bien on les corde pour les accourcir ; les Turcs n'y touchent pas et la laissent dans toute sa beauté naturelle.

Les Turcs teignent de rouge la queue de leurs chevaux ; c'est un ornement qui n'est pas connu aux Français.

On dresse les chevaux en France à faire plusieurs exercices, et nos cavaliers se divertissent à leur faire faire plusieurs caracoles ; les Turcs ne savent ce que c'est que cet art, et ils croient avoir fait beaucoup quand ils ont fait une course droite de deux ou trois cents pas, sans avoir été jetés par terre.

(...)

Nos cavaliers veulent que leurs laquais suivent leur cheval ; les Turcs aiment mieux qu'ils marchent devant.

Les harnais des chevaux des Turcs sont légers, et particulièrement la bride ; ils sont plus pesants en France ; on ferre les chevaux de France de fers gros et pesants ; ceux des Turcs sont minces et légers. »

La musique

« Le sujet des chansons des Turcs ne roule que sur l'amour des garçons ; et celui de celles des Français sur l'amour des femmes ». p. 208